

“devait m'arriver aussi dans l'affaire de mon salut! Désormais donc là toutes les fois que je remarquerai dans un autre quel que chose de bien qui pourrait blesser mon orgueil, ou exciter ma jalousie, je remercie Dieu des dons qu'il a faits à cette personne; 2° je ne veux rien raconter qui soit à mon avantage, à moins que les circonstances ne l'exigent, et encore je ne le ferai que dans un but d'utilité évidente.” Il lui arrivait rarement d'exprimer un blâme, quoique très-souvent il parlât des luttes intérieures qu'il avait à soutenir pour se défendre des soupçons et des jugements hasardés. Il poussait l'amour de la vérité jusqu'à se reprocher d'avoir promis une visite sans être sûr de pouvoir la faire.

Afin de se rendre à lui-même un compte rigoureux de l'emploi de son temps, il nota heure par heure, pendant une année, ce qu'il a fait chaque jour, et il se reproche encore son indulgence au milieu d'un zèle si actif et si consciencieux. “J'ai appris à mieux connaître ma paresse, dit-il dans son journal. Y a-t-il une bonne action dont ma conscience me ferait un devoir, le moment une fois venu de l'accomplir? si je la vois dans un avenir un peu éloigné, je sens naître en moi le désir que l'occasion de la faire ne se présente pas, ou qu'il survienne un obstacle insurmontable. L'occasion est-elle arrivée, je cherche involontairement à différer l'œuvre en totalité ou en partie, ou du moins je tâche de m'en tirer le plus commodément possible. Et voilà comment le bien est négligé ou imparfaitement accompli; voilà comment la paresse l'emporte encore sur l'amour dans toutes les bonnes inspirations que Dieu m'envoie. La facilité avec laquelle je renonce à faire le bien dans l'occasion, prouve qu'il n'existe pas en moi, du moins présentement, un amour efficace du bien et que je l'accomplis sous le jong d'une impérieuse nécessité (21 avril 1792).”

Au commencement de ses travaux d'écriture, il éprouvait souvent un profond dégoût, mais une fois à l'œuvre, il se laissait facilement entraîner: il tendait alors avec une irrésistible ardeur à l'achèvement de la tâche qu'il avait entreprise. L'impétuosité de sa passion, c'est ainsi qu'il l'appelle, lui était une preuve que son intention de travailler pour la gloire de Dieu n'était pas tout-à-fait pure et qu'il s'y mêlait de la vanité. Plusieurs fois il expérimenta qu'ils étaient donné une peine inutile qu'il était obligé de refaire son travail, lorsque emporté par cette boue, il avait perdu de vue le but final, à savoir: la gloire de Dieu, le service et l'utilité du prochain. C'est pourquoi, il prit la résolution d'arrêter sa plume d'honneur en heure pour se mettre à genoux et se rappeler la pensée de Dieu, comme il avait coutume de faire au commencement de chaque action. Néanmoins, il remarqua toujours que l'ardeur passionnée dans le travail, surtout dans la composition, le rendait froid et aride dans la prière, et que rien n'avait davantage arrêté ses progrès dans la vie spirituelle. En conséquence, il prit une résolution, à laquelle il tint fortement, celle de ne plus penser à ses travaux intellectuels en dehors des heures qui leur étaient consacrées. “Hier soir, écrit-il à la date du 25 juin 1791, j'ai observé combien souvent je manque au précepte: *Chaque chose à son temps*. A table, dans la conversation, souvent même pendant la prière je suis préoccupé de mon travail, bien que l'expérience m'ait appris qu'une pareille préoccupation est non seulement inutile, mais encore nuisible. Souvent, malgré tous mes desirs, je ne puis rejeter ces pensées: une résolution ferme de ne pas m'y arrêter, m'aidera à m'en débarrasser en temps convenable.”

Lorsqu'Overberg lisait quelque chose qui l'intéressait vivement, il prenait garde de se laisser trop entraîner à cet attrait. Il s'arrêtait de temps à autre pour réfléchir sur ce qu'il avait lu et pour se l'approprier. “C'est seulement ainsi, disait-il, que la lecture est profitable.”

Ce qui coûta le plus d'efforts à Overberg, ce fut la gaieté enjouée qui devint à la fin chez lui tout-à-fait habituelle, car il était de lui-même sombre et mélancolique. Souvent il se reproche dans son journal, cette triste disposition de sa nature; il cherche à la combattre en s'appuyant sur Dieu, et dit, entr'autres choses: “Je vois avec plus d'évidence que c'est non-seulement

un devoir de ne pas sentir son humeur noire et fâcheuse, de ne troubler personne dans son contentement et sa joie, mais qu'il faut encore chercher soi-même, autant que possible, à égayer les autres ou à les rasséréner par la bienveillance et l'égalité d'âme qu'on leur montre. Ceci est d'autant plus nécessaire que jamais la vraie piété ne sera rendue aimable et chère par celui qui n'est pas lui-même pénétré de la joie affective qu'elle inspire, et qui ne sait pas faire partager à autrui quelque chose du bonheur intérieur qu'il possède. Dieu est éternellement joyeux et communique une joie incessante; nous devons tâcher aussi de lui ressembler sous ce rapport, Dieu aime ceux qui *amuent joyeusement*. *Rijouissez-vous toujours dans le Seigneur, je vous le répète, réjouissez-vous*. Celui qui donne à son prochain un verre d'eau froide au nom du Sauveur, sera récompensé par le Sauveur; mais un air content, un regard amical ne rafraichissent-ils pas encore plus le prochain que ne fait un verre d'eau présenté à l'homme qui a soif? Et cet air, ce regard, donnés au nom du Sauveur ne méritent-ils pas autant et même davantage de recevoir de lui une récompense? N'y a-t-il pas beaucoup de personnes qui supporteraient plus volontiers une soif très-vive qu'un air mécontent?”

Overberg savait admirablement faire tourner à son avancement intérieur les fréquentes maladies dont il était frappé. Ainsi, par exemple, de 1796 à 1798, il souffrit tellement de la goutte qu'il ne marchait qu'à l'aide d'un bâton; pendant plus d'une année, il ne put se rendre ni à l'église ni à l'école. “En me mettant dans cet état, dit-il, Dieu m'a fait une grâce toute particulière: en effet, la douleur a calmé cette ardeur passionnée que je portais dans la composition de mes livres, et qui, ne venant pas de motifs tout-à-fait purs, tenait mon esprit toujours tendu, rétrécissait mon cœur, m'éloignait de mes autres devoirs et me rendait morose à la moindre interruption. La souffrance a également amorti en moi la vanité et la crainte de déplaire qui m'empêchaient de bien faire, en me dirigeant, du moins secrètement dans mes fonctions et mes actes, défaut dont j'avais longtemps prié Dieu de me délivrer, sans jamais faire moi-même pour cela de sérieux efforts. Enfin, le mal physique a aussi apaisé la jalousie parfois très-violente, que j'éprouvais contre tous ceux qui obtenaient de l'approbation en quelque genre que ce fût. Voilà trois énormes défauts que les maladies ont diminués, chez moi, à un degré où je n'avais pu atteindre avec toutes mes prières et tous mes combats.”

Pendant ces maladies dont l'intensité était augmentée par des préoccupations intellectuelles, Overberg avait beaucoup négligé croyait-il, la prière intérieure. Bientôt il sentit que son cœur était plus froid, plus immortifié, plus avide de bagatelles, de distractions et de plaisir, quand il voulut revenir à l'oraison, la paresse lui suscita de nombreux obstacles. Alors, ainsi qu'il le raconte lui-même, le Seigneur lui envoya de violentes tentations. “Cela me mit dans la nécessité, dit-il, de tourner vers Dieu toutes mes pensées pour ne pas succomber, et de me tenir ferme dans cette direction, et c'est ainsi, ô mon Sauveur, que tu m'as rendu à la vie spirituelle. Maintenant soutiens-moi pour que je ne m'en éloigne plus jamais. Avec l'aide de ta grâce divine, je prends la résolution: 1° de ne jamais omettre l'oraison sans un très-grave motif et de remarquer chaque fois exactement la cause pour laquelle j'y ai manqué; 2° de bien peser les circonstances de temps, de lieux, de choses et de personnes, sans jamais penser d'abord à moi-même; 3° de faire plus d'attention, dans le commerce avec les hommes, à ce qui n'est perçu que par les yeux de la foi, c'est-à-dire, aux rapports dans lesquels ils sont avec Dieu, avec Jésus, avec le Saint-Esprit et avec l'éternité.”

(A continuer.)